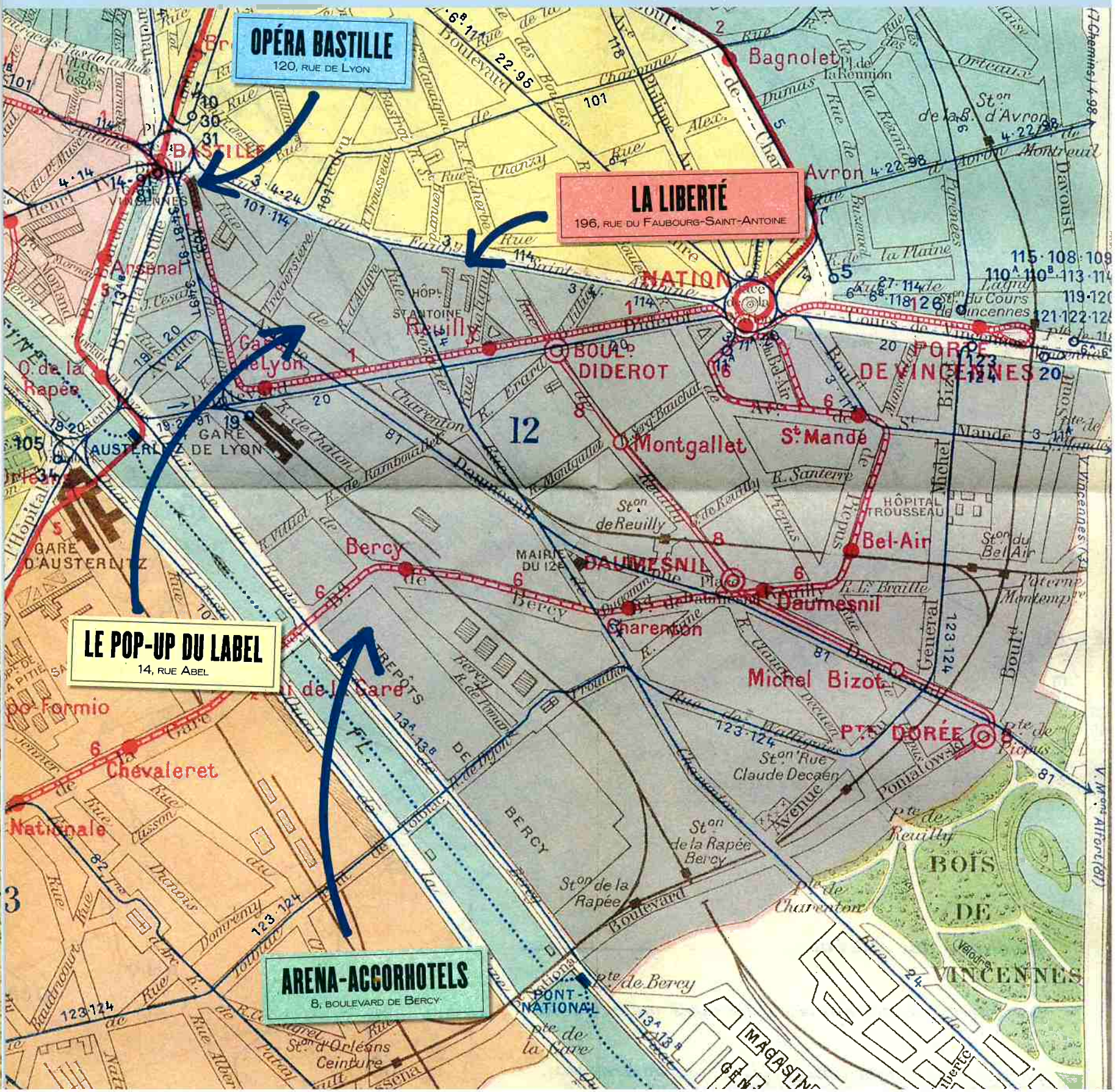


12^e

« J'te donne rendez vous
à la gare de Lyon
Sous la grande horloge
Près du portillon ».

1964 - (BARBARA) - PHILIPS



OPÉRA BASTILLE
120, RUE DE LYON

LA LIBERTÉ
196, RUE DU FAUBOURG-SAINT-ANTOINE

LE POP-UP DU LABEL
14, RUE ABEL

ARENA-ACCORHOTELS
8, BOULEVARD DE BERCY



La Gare de Lyon

Barbara

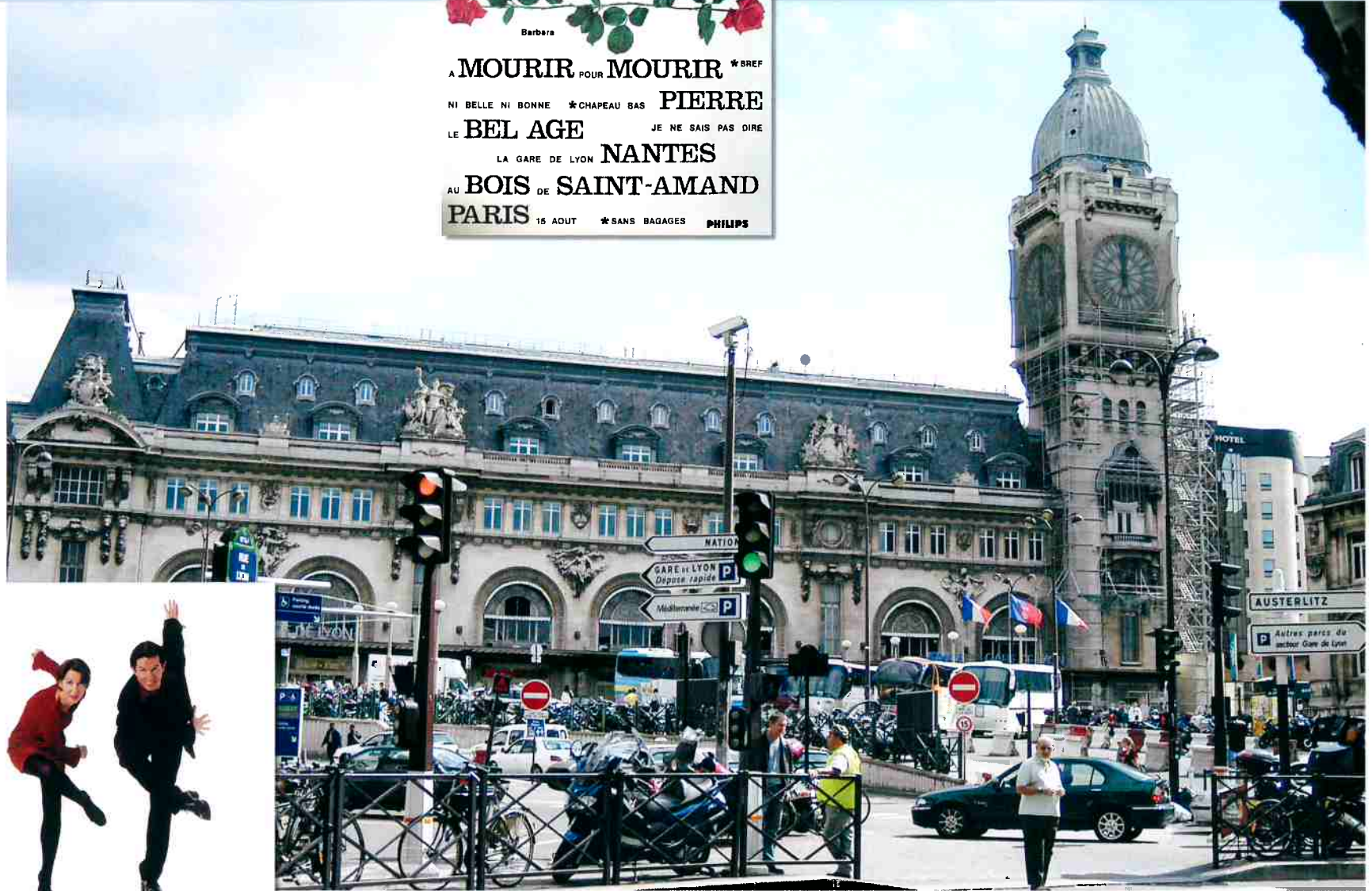
1964 - (BARBARA) - PHILIPS



Gare de Lyon

Enzo Enzo

1999 - (K. TERNOVTZEFF
- F. BRÉANT/H. MARIIGNAC) - BARCLAY.



Vue de la gare de Lyon dans les années 2004.



ouverte au public depuis 1849, fonctionnant depuis 1847, définitivement édifiée en 1855 sur des plans de l'architecte François-Alexis Cendrier, au départ et à l'arrivée du « PLM », la gare de Lyon projette Paris vers le Sud. En toutes circonstances, lieux de passage où l'on ne s'arrête pas, en partance vers ailleurs, suscitant songes et rêveries, les gares distillent leurs sortilèges, inspiratrices idéales pour les esprits voyageurs. Un exercice auquel se sont adonnées Barbara et Enzo Enzo respectivement en 1964 et 1999. Si la proposition de Barbara s'apparente à une

chanson classique, dans le cadre d'une invitation au voyage avec au bout des rails Venise, celle d'Enzo Enzo confine davantage à une sorte de réflexion multiazimut au milieu de la gare, repère *in situ* plutôt que lieu formel. Pour Barbara, 1964 se présente comme une année lumineuse, point de départ d'une reconnaissance par le grand public, une année où sort chez Philips un album contenant « Nantes », « Au bois de Saint-Amand », « Gare de Lyon », une chanson intermédiaire qui servit la cause de Paris et de ses lieux. Ex-chanteuse du groupe de rock New Wave Lili Drop, Enzo Enzo fait carrière en solo depuis

1984. Associée à Kent Cokenstock, qui lui a écrit « Quelqu'un de bien » en 1994, avec ce titre, elle a récolté un succès phénoménal, 300 000 exemplaires écoulés. En 1999, ensemble, ils réitérèrent avec « Gare de Lyon », à l'accueil confidentiel. Cette gare, le Lyonnais d'origine Kent, leader du groupe Starshooter dans les années 1980, la connaît bien. Sur scène, cette chanson qu'ils donnent ensemble prend parfois des accents à la Mireille et Nohain : composée comme un vrai duo, elle est orchestrée en conséquence. Par Barbara et par Enzo Enzo, la gare de Lyon s'illustra deux fois en couplets à trente-cinq ans d'intervalle.



Rue Traversière Arlette Téphany

1971 - (BORIS VIAN - BORIS VIAN/
ANDRÉ HODEIR) - DISQUES
JACQUES CANETTI.

« Dans la rue Traversière
Il y poussait des roses
Et tout un tas d'aut' choses »
Que personne ne voyait.

1971 - (BORIS VIAN - BORIS VIAN/ANDRÉ HODEIR) - DISQUES JACQUES CANETTI.



ue dire d'une rue sinon qu'elle est traversière, surtout si c'est vraiment le cas et que son histoire se limite à cette particularité qui n'en est pas une ? Telle

se résume et se présente la rue éponyme, inscrite au cadastre de Paris depuis le ^{xvii}^e siècle et qui doit à Boris Vian de se retrouver chantée. Le poète pataphysicien, qui s'y entendait bien pour bricoler des textes extravagants surgis de son imaginaire baroque, aussi pourvu qu'une brocante en vieilleries exhumées, aura eu à cœur de magnifier ce couloir rectiligne courant entre le quai de la Rapée et l'avenue Ledru-Rollin et dénué du moindre intérêt pittoresque. Il s'était déjà mobilisé pour vanter la rue Watt — chantée par Philippe Clay —, frappée de la même insignifiance.

C'est un exercice amusant et quasi surréaliste d'inventer des sortilèges et des enchantements au gré de promenades aléatoires dans des lieux qui en sont dépourvus, un exercice auquel Boris Vian donne tout son sel dans cette chanson mise en musique par André Hodeir, le pape d'un jazz cérébral, et défendue par Arlette Téphany, comédienne de son état, fondatrice avec Guy Rétoré du théâtre de l'Est parisien en 1951.

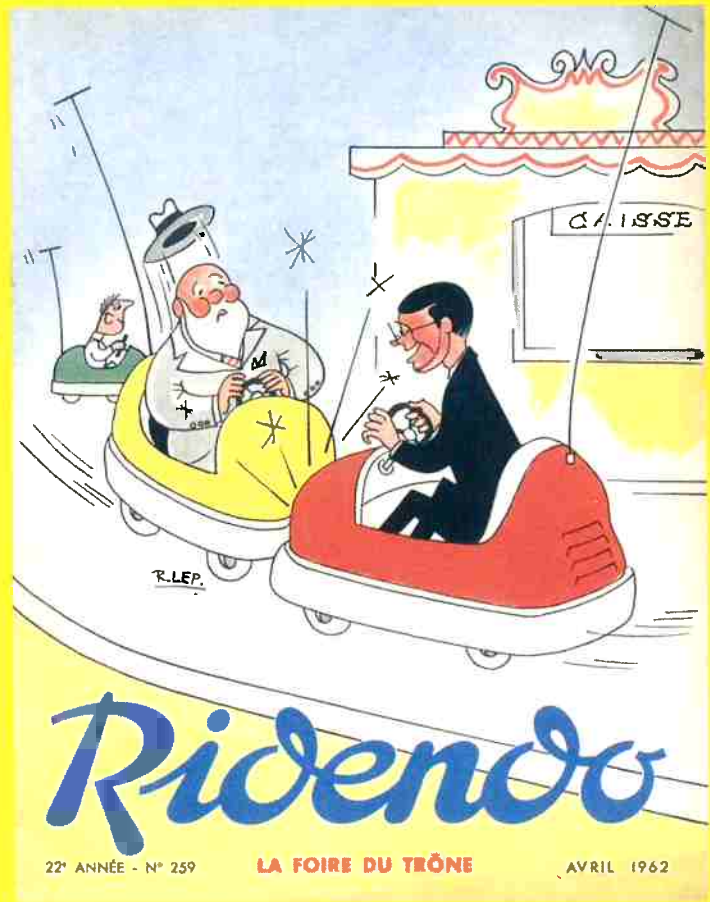
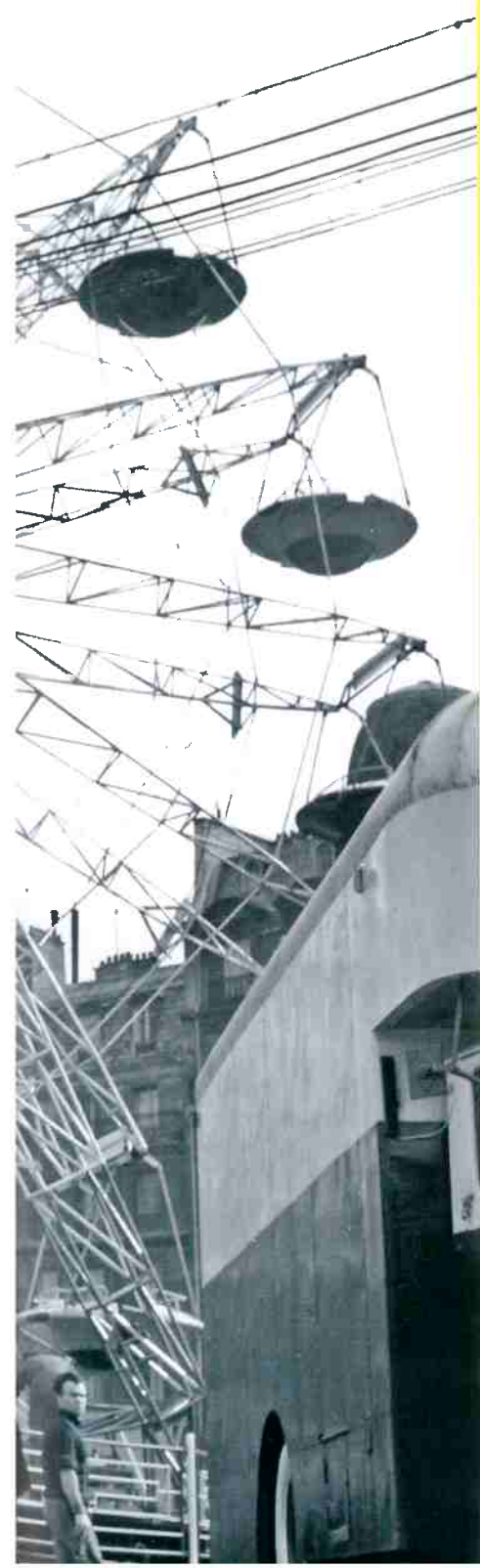
Déjà avant ce disque, pour chanter Vian, Jacques Canetti, producteur d'Arlette Téphany, l'avait associée sur un autre disque avec Philippe Clay. Elle s'acquitte ici à merveille de sa mission, grâce à une mélodie narrative qui sied à ses talents de diseuse. Pour le reste, la magie du texte opère : le récit est ficelé à la façon d'un inventaire où les apparitions mystérieuses s'enchaînent, seules visibles de l'auteur, ainsi qu'il l'annonce d'emblée (« Dans la rue Traversière / Il y poussait des roses / Et tout un tas d'aut' choses / Que personne ne voyait »). De vision en vision, la chanson se prolonge avec une étrangeté tenace, et Vian finit par conclure en révélant que dans cette rue personne ne venait jamais et que tous les personnages — ceux qu'il décrit — sont morts. Déserte en somme, sauf aux yeux du poète, la rue Traversière, sous cet aspect, se fait un peu le fantôme de la rue Watt dans l'œuvre de Vian.



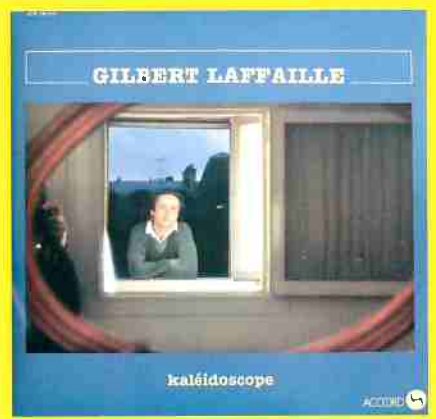
« Allez y la jeunesse
Venez faire des prouesses
Sans forcer, en souplesse ».

1980 - (GILBERT LAFFAILLE
- GILBERT LAFFAILLE/
CHRISTIAN CHEVALLIER) - ACCORD

La grande roue de la Foire du Trône.



22^e ANNÉE - N° 259 LA FOIRE DU TRÔNE AVRIL 1962



La Foire du Trône Gilbert Laffaille

1980 - (GILBERT LAFFAILLE
- GILBERT LAFFAILLE/
CHRISTIAN CHEVALLIER)
- ACCORD

Pelouse de Reuilly, la Foire du Trône

Créée en 957 dans le faubourg Saint-Antoine, enracinée depuis 1964 sur la pelouse de Reuilly, après qu'elle eut été érigée à partir de 1883 sur la place du Trône, l'actuelle place de la Nation, la Foire du Trône modélise un monument mémoriel de la tradition foraine parisienne. Avec plus de mille ans d'existence, sur le plan factuel, elle est l'enseigne la plus pérenne de la capitale.

Auteur-compositeur-interprète, Gilbert Laffaille est aussi l'un des piliers d'une chanson française classique où le texte et la musique alliés suscitent l'intérêt *via* des images pertinentes véhiculées sur une prosodie maîtrisée – portrait-robot qui évoque au plus près l'œuvre de Laffaille, teintée de loufoquerie et de ferveur poétique. Pour ces critères appréciés, voici presque quarante ans désormais qu'il parcourt la France et une vingtaine de pays, dont le Danemark, la Suède, le Japon, l'Allemagne, l'Italie, où ses chansons ont été traduites. Parrainé

par Claude Nougaro, il a enchaîné les tournées en 1977 et s'est commis sur les grandes scènes - l'Olympia -, mais aussi dans les fermes du Tarn-et-Garonne, où il a résidé quelques années à une époque où les médias le boudaient après l'avoir encensé. Ardent contempteur du prêt-à-chanter, il est le contraire d'un artiste résigné et d'ailleurs ne fit jamais aucune concession pour s'attirer les faveurs médiatiques, dont il est détaché depuis toujours. Relégué à la marginalité, il se sera résolu à bâtir une œuvre même confidentielle plutôt qu'à flamber dans le vide.

Chacun de ses opus contient une amande à croquer, celée sous la peau tendre de ses couplets oniriques, un peu comme la physionomie lunaire de l'artiste nous révèle qu'il est naturellement formaté pour la rêverie, détenteur d'un message plaisant – ce qui en aucun cas chez lui ne peut vouloir dire « mièvre ». Et qui apprécie la chanson signifiante se souvient de quelques-uns de ses meilleurs titres : « Le Pré-

J' suis mort Thomas Fersen

2011 - (THOMAS FERSEN)
- TÔT OU TARD.

sident et l'éléphant », « Interrogations écrites », « Trucs et ficelles », « Neuilly Blues », « Chocolat et cerises », « Sac à dos Pataugas », « La Femme-image », « Dents d'ivoire et peau d'ébène ».

Avec « La Foire du Trône », il nous entraîne au cœur de la fête, s'étant glissé dans la peau de l'annonceur au micro qui détaille les attractions, toutes plus exaltantes les unes que les autres (« Un voyage en enfer, un tour chez Lucifer, allez laissez-vous faire / Le deuxième est offert, c'est le tube de la mort, le cylindre infernal / La moto sidérale du grand Fergus Victor, y a quelques places encore »). Sur un ton mi-réaliste mi-figuré, il sollicite l'imaginaire tandis qu'en contrepoint il décrit un homme, seul et sans but, spectateur au milieu de ce déluge d'images et de sons. Et qui s'en va comme il est venu, ayant auparavant pris soin de ramasser un carton de tir usagé en guise de souvenir. Point.

Cherchez la faille !

PARIS

L'HISTOIRE

1940 - 1945

1968

1940-1945 : Paris résiste en chansons

En mai 1940, pour éviter des troubles alors que les troupes allemandes déferlent sur le sol français, Georges Mandel suspend les bals à Paris puis sur tout le territoire. En octobre 1941, dans un contexte patriotique dictatorial et en période de restrictions, le gouvernement de Vichy avalise cet édit dans l'idée d'enrayer la décadence liée à la danse.

Par des artifices juridiques destinés à déjouer cette loi prohibitive, les organisateurs de bals déclarent leurs salles comme cours de danse voire comme salles de spectacle, instaurant de modestes attractions qui légitiment leur statut ambigu. En dépit de ces circonvolutions, l'interdiction prime, et au gré des opportunités des bals clandestins s'organisent dans des arrière-salles de café, dans des appartements, à l'écart des tympanes indiscrets.

Au chapitre des souvenirs et des regrets, celui du temps heureux du guinche à volonté, deux chansons dominent : « Le Bal défendu », chantée par Roberte Marna, et « Depuis que les bals sont fermés », par Damia. *A priori*, en n'apportant aucune restriction, les Allemands favorisent la pérennité des spectacles. En vérité, friands eux-mêmes du « Gai Paris », ils gagent que dans le contexte de l'Occupation les Parisiens accepteront mieux leur présence si on les laisse s'amuser.

Dans ce cadre bancal, à Paris, la ville des studios et des éditeurs, la chanson résiste selon ses moyens réduits

et cependant déterminants. Et *in fine* chaque titre, facteur de sous-entendus, revêt un sens second aux échos de défi. Partant, « Tout va très bien madame la marquise », de Ray Ventura, qui moquait sous des accents badins en 1935 la candeur des dirigeants français face à la montée du nazisme, retrouve sa vigueur sardonique lorsque, sifflée en douce en 1943, elle raille l'enlèvement allemand sur le front russe. Dans ces circonstances, souvent la subversion affleure sous le couvert de l'anodin, l'ironie masquée compense les souffrances. C'est ainsi que la chanson frivole se découvre un potentiel politique inédit. Et lorsque Georgius entonne « Elle a un stock », chacun comprend qu'il fait allusion au marché noir, tout comme Jacques Pills lorsqu'il décrit les écueils du « marché rose », celui de l'amour. En revanche, avec Fernandel, qui chante « Les jours sans », l'ambiguïté tombe le masque, comme si évoquer les carences à découvert aidait à les soulager.

Déjà, pour échapper aux lois antijuives en vigueur, d'éminents artistes ont gagné l'étranger – Mireille, Marie Dubas, Renée Lebas, Marianne Oswald, Agnès Capri, Ray Ventura, qui sillonne le Brésil, tandis que le duo Pills et Tabet s'est dissous en raison des origines du second. Quelques-uns des meilleurs auteurs-compositeurs se cachent aussi : Norbert Glanzberg, Michel Emer, Wal-Berg, Géo Koger, Jean Lenoir. Sur le marché des auteurs-compositeurs, dès lors, la pénurie s'installe. Ce qui n'empêche pas que de nouvelles chansons soient créées dans des retraits sous pseudonyme ou au grand jour. Parmi elles, toute une gamme



Tino Rossi chante « Ma ritournelle », succès de l'année 1942 extrait de *Fievrès*.



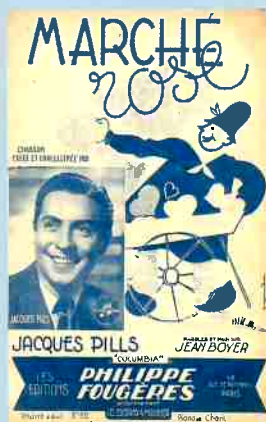
D'origine italienne, Cesarina Picchetto, dite Rina Ketty, interprète « J'attendrai », créée en 1938 – un succès phénoménal sous l'Occupation adapté de l'italien par le parolier Louis Poterat.

nostalgique révélatrice des affres du temps, qui évoque le plus souvent les femmes qui se morfondent de l'absence de l'homme aimé, prisonnier ou requis au STO (Service du travail obligatoire) en Allemagne. Et « Seule ce soir » ou « J'attendrai », respectivement interprétées par Léo Marjane et Rina Ketty, deviennent d'immenses succès populaires aux allures de cris du cœur.

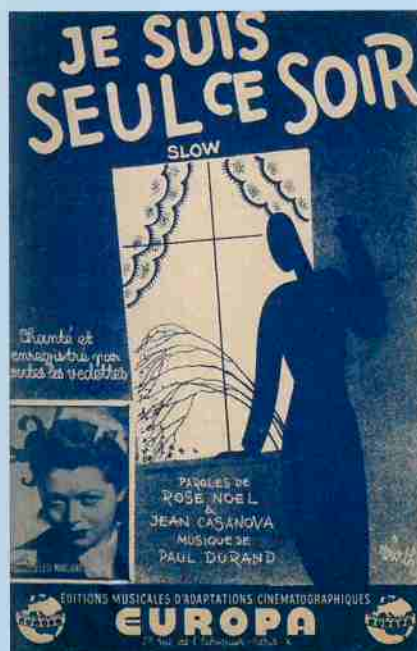


Roberte Marna, qui se fit connaître avec « Le Bal défendu », se consacra surtout aux reprises au fil d'une carrière discrète.

Georges Tabet ayant fui la France à cause des lois antisémites en vigueur, Jacques Pills continue sa carrière en solo. Avec « Le Marché rose », en 1943, il évoque clairement le marché noir – il n'y a que la couleur qui change !



Avec la « Java 43 », (« Celle qu'on ne danse pas / Mais qu'on siffle en cadence / Les nénétes et les nanas / S'baladent en s'melles de bois »), André fait allusion à l'interdiction des bals en application de la loi prohibitive du gouvernement de Vichy.



Grâce à « Seule ce soir », immense succès populaire, Léo Marjane poursuit une brillante carrière sous l'Occupation pour laquelle elle sera inquiétée à la Libération.

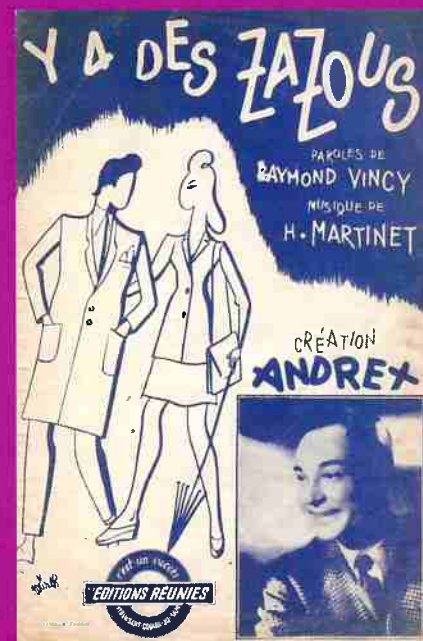


Vedette à la couleur swing déniée par le régime de Vichy et cependant tolérée pendant l'Occupation, face au Comité d'épuration, Irène de Trébert, comme Léo Marjane, aura à pâtir de ses liens circonstanciés avec les Allemands dans l'exercice de son art.



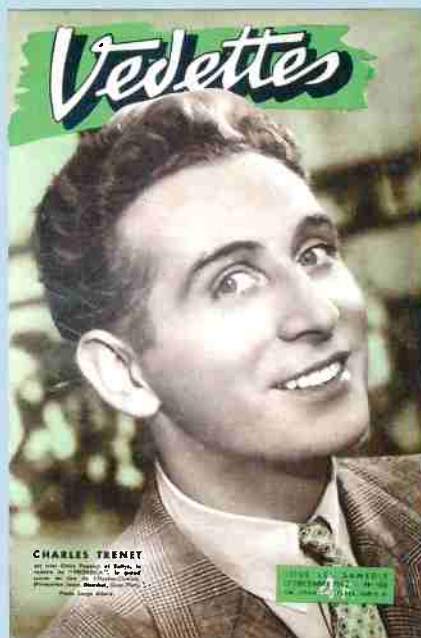
Les zazous : za zou za zou za !

Chaussures à semelles épaisses, pantalon à patte d'épée, veste droite, cheveux fous, portant sur l'avant-bras un parapluie qu'il n'ouvre jamais, à sa démarche chaloupée le zazou se reconnaît de loin en cette période troublée où le swing, symbole de l'art dégénéré et de l'influence américaine, est stigmatisé par les collaborateurs. Afin d'assurer la survie du genre, les musiciens se sont arrangés pour le franciser au maximum, le grimant auprès des autorités – à tout le moins crédules – comme une culture propre à Paris et à la France, garantie par association de l'essor artistique du régime. Défendu en chansons par Johnny Hess, partenaire de Trenet à leurs débuts - Charles et Johnny - mais aussi par Irène de Trébert, son ambassadrice de toujours, le rythme swing convient aux zazous, qui se le sont approprié en connaisseurs, militant en musique contre les lois drastiques de Vichy. Particulièrement épiés par les collaborateurs, notamment après 1942, après la rafle du Vél'd'Hiv, ils se réunissent



dans les caves, premiers adeptes des surprises-parties et, en cela, précurseurs des « rats de cave » de l'existentialisme qui déjà se propage. À Paris, leurs points de ralliement sont les cafés, le Pam-Pam, aux Champs-Élysées, le Boul Mich, près de la Sorbonne, mais aussi dans les environs, le Dupont-Latin ou le Capoulade. Contradictaires dans l'âme, anticonformistes et j'm'en-foutistes, par nature les zazous battent en brèche les plans de la Révolution nationale en cours. Certains, par bravade, iront jusqu'à porter l'étoile jaune frappée du mot « zazou » ; ils seront molestés, rasés par les suppôts du régime, en un temps où il était prohibé de garder les cheveux longs – par principe, et plus pragmatiquement parce que les cheveux servaient à confectionner de la feutrine pour les pantoufles. Pour s'être manifestés comme les héritiers de la culture noire née aux États-Unis, par leur désinvolture contestataire flirtant avec la résistance passive, les zazous auront pris beaucoup de risques.

À Paris, quelques vedettes qui remplissent les music-halls et les cabarets sont amenées à côtoyer les officiers allemands en goguette. Mais comment les éviter ? Là réside une ambiguïté qui vaudra des déboires à la Libération à certains artistes qui se seront illustrés devant ces parterres, et qui auront été jugés par ailleurs trop complaisants envers l'occupant. Piaf la première aura à se justifier — elle sera vite absoute. En revanche, Léo Marjane, présente sur les scènes du Concert Pacra et de l'ABC, qui se sera commise dans des cabarets par trop germanisés et qui sera intervenue souvent sur les ondes collaborationnistes de Radio-Paris, écoperà d'une disgrâce médiatique qui mettra fin à sa carrière, malgré ses efforts pour revenir jusqu'en 1949. Pareillement, Irène de Trébert, chanteuse dans l'orchestre de Raymond Legrand qui s'est distinguée dans *Mademoiselle Swing* — un style qu'elle maîtrise —, qui participa à des shows radiophoniques sur l'antenne de Radio-Paris et qui alla chanter pour le STO en Allemagne, écopa de dix mois de suspension. Maurice Chevalier, pour avoir fait aussi le voyage allemand en 1941 au cours duquel il interpréta « La Chanson du maçon », « Ça sent si bon la France », voyage largement commenté dans la presse collaborationniste, où ses propos maladroits furent tronqués, retenu sur une liste de pronazis épelée depuis Radio Londres par Pierre Dac, sera mis en cause par le Comité d'épuration ; il finira blanchi de ces écarts dommageables grâce à l'intervention notoire de Louis Aragon. Charles Trenet, tracassé au début de la guerre par la presse collaborationniste, qui le désignait comme juif, s'exhiba au Cirque Bouglione, à l'Avenue, à l'ABC, à la Gaîté-Montparnasse et fut enrôlé d'office en 1943 pour une tournée avec Édith Piaf dans les stalags où croupissaient les prisonniers français ; il devra se justifier à nouveau en 1945, cette fois devant les libérateurs. Mistinguett, l'incarnation de Paris avec sa rivale Joséphine Baker, recevra un blâme pour s'être compromise dans des galas initiés par les autorités allemandes. D'autres

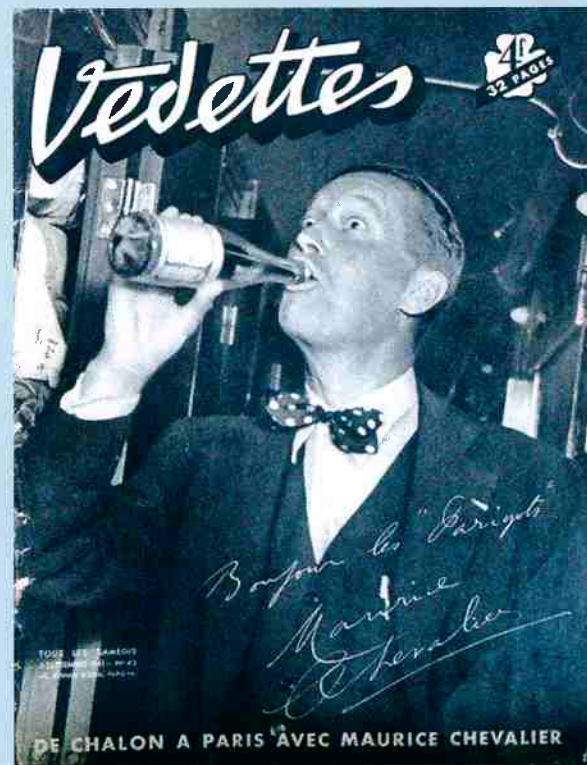


En 1941, Charles Trenet chante « La Romance de Paris », extraite du film éponyme de Jean Boyer.

artistes moins en vue n'eurent pas à pâtir de ces règlements de comptes épicés, et parfois très abusifs. Entre 1940 et 1945, toutes les chansons dont le titre mentionnait Paris résonnèrent d'un ferveur particulière, induisant le regret d'un hier aboli, lorsqu'elles ne manifestèrent pas clairement l'espoir de recouvrer la liberté — Paris devenant une métaphore de celle-ci. Pour n'en citer que deux, « La Romance de Paris » et « Si tu revois Paris », chantées par Trenet et Alibert, expriment cette nostalgie patriotique, manière de drapeau déployé en couplets. Dans la première, écrite à l'imparfait, l'amour évoqué désigne en filigrane celui qu'éprouvent les Français pour la capitale ; la seconde, tricotée au présent, missionne un quidam auquel le narrateur, Alibert, demande de saluer pour lui Paris, s'il le revoit — Paris qu'il chérit « plus qu'autrefois ». Certaines chansons sont chargées comme des explosifs, dont la signification nous ramène à cette allégation de Ferré : « Les mots, les armes, ça tue pareil ! » Et ce qui ne fut pas forcément accompli dans les actes en cette période sombre, à Paris, la chanson se chargea de le mener à bien, l'air de rien.



Hebdomadaire lancé le 27 avril 1941, émanation du collaborationniste Radio-Paris, *Les Ondes* détaille les programmes de la station, offrant des reportages sur les vedettes admises à l'antenne.



Dès que l'objectif d'un photographe s'approchait de lui, même en n'ayant bu que de l'eau, Maurice Chevalier restait difficilement sobre. Ce comportement outrancier le mena à des bêtises de communication entre 1940 et 1945 pour lesquelles il dut rendre des comptes à la Libération.

MON FILM

6^{frs}

Lorsqu'Alibert, gendre de Vincent Scotto, chante « Si tu revois Paris », en cette période où les prisonniers de guerre sont tenus éloignés de leur famille, tous les cœurs de la capitale et de la France se gonflent.



Pour tromper l'ennui, en 1942, les Parisiens se distraient avec une opérette vénitienne de type grand spectacle donnée à la Gaité-Lyrique.



D'origine grecque, grâce à sa voix d'or, Georges Guétary triomphe en 1943 dans *Caballero*, une opérette de Francis Lopez.

Façon de ne pas se compromettre – en tout cas d'une manière affichée –, sous l'Occupation Tino Rossi se consacra surtout au cinéma, ce qui ne l'empêcha pas d'enregistrer pendant la guerre cinquante chansons et de passer à l'ABC. En 1941, il tourne *Fièvres*, de Jean Delannoy, avec Madeleine Sologne.

Jazz à Paris

Interdit en Alsace et en Lorraine annexés, sous l'Occupation le jazz est toléré dans la capitale par l'occupant. Afin de l'amadouer, et pour feinter les vichystes, les titres les plus notoires interprétés en français donnent lieu à des traductions extravagantes. Ainsi, « Lady Be Good » devient « Les Bigoudis », « Dinah », « Dinette », et « Saint Louis Blues », « La Tristesse de Saint Louis ».

Au mois de janvier 1941, on comptait cinquante-cinq cabarets et boîtes de nuit à Paris – quinze aux Champs-Élysées, vingt-cinq à Montmartre, neuf à Montparnasse et six vers l'Opéra. En mars 1941, on en comptera soixante-cinq.

DIMANCHE 25 OCTOBRE, à 14 h. 15
A L'ÉCOLE NORMALE DE MUSIQUE
100 rue Cardot (Métro : VOLAIRE - WAGRAM)

LE HOT CLUB DE FRANCE
PRÉSENTE LE SECOND CONCERT DU " CYCLE 1942-43 "

AVEC
ANDRÉ EKYAN

HARRY COOPER *Artiste des Orchestres*
DUKE ELLINGTON, CALLLOWAY
ET SAM WOOLING

CHARLES HARY, CHAPUT

SOUDIEUX, FOUAD

EN ATTRACTION :
EDDIE BARCLAY

Deux dans le nombre restreint de places, les membres sont invités à réserver leurs places au Siège de H. C. F., 14, Rue Chapot.

VOUWES DE DROIT
MUSIC
PRIX DES PLACES
DE 25 A 60 FRANCS

TOUT PARIS SE RENCONTRE

au Cabaret **Le NID**
49, rue de Ponthieu (Métro : Madeleine et George-V) EL. 17-38

DJANGO REINHARDT
et son QUINTETTE du HOT-CLUB DE FRANCE avec H. ROSTAING
Georgette PLANA - MYRIA - Line PASCAL

TONI BERT

FERNAND DALLY

DEUX ORCHESTRES
ORCHESTRE TZIGANE avec SAVA NEAGU
DINERS-SPECTACLE à partir de 20 h.

CHEZ JANE STICK
70, rue de Flandre - BAL. 47-77

Pierre FOUAD **Charles HARY**
Roger CHAPUT **Maurice SPEILEUX**
du Hot-Club de France

Au piano : **JOEGUY** compositeur
dans ses œuvres

COCKTAIL à 30 h. — CABARET à 21 h.



Josephine Baker montre la voie : « J'ai deux amours : mon pays et Paris ! »

Native de Saint Louis, dans le Missouri, ayant fourbi ses charmes à Broadway, Josephine Baker débarque à Paris en 1925 dans une troupe au sein de laquelle on identifie un certain Sidney Bechet. Au théâtre des Champs-Élysées, où elle mène la *Revue nègre*, apparaissant nue, elle fait sensation. Restée dans la capitale, elle est recrutée en 1926 par Paul Derval et continue à secouer l'opinion, se commettant cette fois à demi habillée avec une ceinture de bananes autour de la taille. À une époque où la France se targue encore de son empire en Afrique, l'image relève de la provocation en demi-teinte, flattant les uns du cliché du bon sauvage animé par l'instinct frivole de la danse, soufflant aux autres une remise en question par la caricature. À l'ère du fox-trot et du charleston, Josephine Baker personifie une

Avec « J'ai deux amours », écrite par Géo Koger et Henri Varna sur une musique de l'inamovible Vincent Scotto, Josephine Baker rejoint Mistinguett dans le cœur des Parisiens et des Français.

culture exotique, « nègre », ainsi que l'on qualifie alors cette forme d'art primitif qu'à l'avant-garde les surréalistes ont contribué à dévoiler aux élites cultivées. Versant populaire, l'Américaine parfait sa proposition récréative surtout lorsqu'elle triomphe, sur les brisées de Mistinguett, au Casino de Paris en 1930 dans une revue où elle interprète « J'ai deux amours », sa chanson-étendard, aussitôt reprise en chœur dans la capitale et dans l'Hexagone. À présent, elle est imitée, intronisée avec ses cheveux courts en label mixte de la culture garçonnière et en figure de proue d'une libération des mœurs plus globale. Naturalisée française à une vitesse record, elle ne renie pas ses origines et accepte d'être désignée reine de l'Exposition coloniale en 1931. Elle enchaîne les revues, les rôles au cinéma, les opérettes, chante les mélodies de Vincent Scotto. En 1932, elle brille au Casino de Paris dans la revue *Si j'étais blanche*, puis en 1934 dans une opérette d'Offenbach, *La Créole*. En 1934, avec Jean Gabin, elle tourne *Zouzzou*, de Marc Allégret, et la même



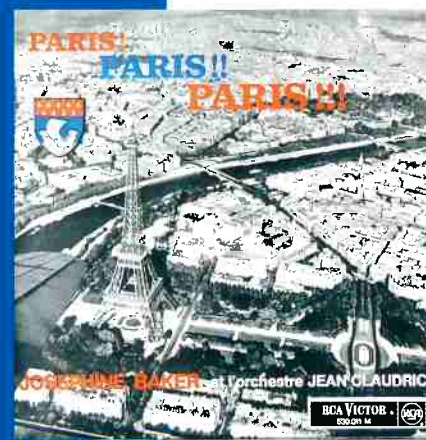
Le succès des films dans lesquels joue Josephine Baker dépasse les frontières de l'Hexagone, comme en témoigne cette affiche en version allemande.



Vedette des disques Columbia, Josephine Baker véhicule une iconographie en vogue depuis la *Revue nègre*, en 1925.

année *Princesse Tam Tam*, d'Edmond Gréville, avec Albert Préjean. Elle chante dans les deux films – dans le premier « C'est lui » et « Haïti », dans le second « Sous le ciel d'Afrique ».

Repartie à Broadway pour interpréter les *Ziegfeld Follies*, elle revient vite en France, où elle collectionne les partenaires prestigieux, parmi lesquels Maurice Chevalier lors de revues chantées au Casino de Paris ou aux Folies Bergère. Déjà, en compétition avec Mistinguett, elle a accumulé un nombre de chansons impressionnant dont les titres mentionnent Paris. Parmi elles, « Sous les ponts de Paris », « Mon Paris », « Ça, c'est Paris », « La Romance de Paris », « Fleur de Paris », « Paris, tour Eiffel », « Sous le ciel de Paris », « En avril à Paris ». Lorsque la guerre éclate, frappée par les lois raciales, Josephine Baker investit la scène de l'Opéra de Marseille puis se réfugie au Portugal et enfin au Maroc. À la Libération, reconnue agent des renseignements français avec le grade de sous-lieutenant, elle fut acclamée, décorée de la croix de guerre, médaillée de la Résistance, reçue officier de la Légion d'honneur. Scandaleuse à ses débuts parisiens, elle était devenue honorable, exemplaire entre 1940 et 1945, comme elle le fut jusqu'à sa mort, en 1975, après un ultime passage sur la scène de Bobino.



Dorénavant accolé au blason de Paris, le nom de Josephine Baker résonne comme un « exemple d'intégration », expression qui n'existait pas encore...

La chanson de la Libération

Fleur de Paris Jacques Hélian

1945 - (MAURICE VANDAIR - HENRI BOURTAYRE - COLUMBIA)

Après quatre ans d'Occupation, écrasé sous la botte allemande, Paris revit lorsque les colonnes blindées de la 2^e DB du général Leclerc entrent par la Porte d'Orléans, le 24 août 1944. À Paris, les chansons vont enfin, comme les citoyens, retrouver le droit à la parole.



D'origine arménienne, Jacques Hélian est né dans le 10^e arrondissement de la capitale. Son beau-frère, le chef d'orchestre Raymond Legrand, père de Christiane et de Michel, détecte ses dons pour la musique. Ayant découvert le jazz, apprenti saxophoniste, il interrompt ses études pour se consacrer entièrement aux partitions. En 1932, il intègre l'orchestre de Roland Dorsay. En 1934, il rejoint celui de Raymond Legrand, qu'il quitte en avril 1936 pour celui de Jo Bouillon. En septembre 1936, il est engagé par Ray Ventura au sein de sa prestigieuse formation, les Collégiens. Deux ans plus tard, en 1938, pour une marque de gaines féminines, Scandale, qui sponsorise une émission radiophonique, il se singularise à la tête d'un orchestre. Sur le front en 1939, il est démobilisé en 1943.

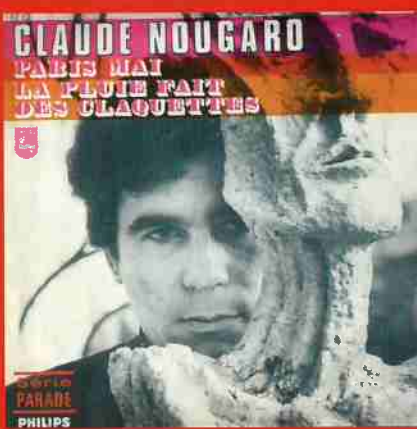
Alors qu'il dirige un big band au Bœuf sur le toit, les Alliés se rapprochent de Paris, qu'ils libèrent. La joie est immense. À cette occasion, le parolier Maurice Vandair, auteur de « Dans les plaines du Far West » ou « La Marche de Ménilmontant », a écrit à une vitesse record un texte, « Fleur de Paris », sur une composition exécutée avec la même célérité par Henri Bourtayre – avec lequel il a déjà collaboré pour Tino Rossi ou Georges Guétary. Chanson folle, virevoltante, pleine d'une ivresse retrouvée, « Fleur de Paris » narre l'histoire d'une fleur que chacun



avait gardée sous cape, dans son cœur, blottie à l'intérieur, et qui n'est autre qu'une allégorie de la Liberté. Proposée au grand orchestre de Jacques Hélian – dont le chanteur est le futur animateur radiophonique Zappy Max –, dans un climat d'exaltation aisément imaginable, elle est créée en direct le 7 septembre 1945 au micro de la nouvelle radio française, à 13 h 10 exactement. D'abord destinée à Jacques Hélian, elle sera retenue par Maurice Chevalier, qui, dit-on, à cause de son attitude contestable pendant l'Occupation, avait à cœur de se blanchir *prestissimo*. Et effectivement l'opération, qui rencontra un vif succès populaire, lui évita d'avoir à se disculper davantage. Repris ensuite par Jacques Hélian, cet hymne quasi officiel de la Libération connaîtra une longue vie, servant d'indicateur en scène à son orchestre. Cette « Fleur de Paris », historique, cueillie entre les pavés de l'insurrection et qui s'épanouit en France, dans la capitale, aux tympanes de tous, résonne encore dans la conscience de la résistance patriotique où elle a pris racine.



Maurice Chevalier, qui se commit sur l'antenne de Radio-Paris et fit la une du magazine *Les Ondes*, émanation papier de cette même antenne, se rattrapa aux yeux de l'opinion en entonnant « Fleur de Paris », l'hymne de la Libération.



1968 : « Paris Mai » : Paris se barricade !

Paris Mai
Claude Nougaro

CLAUDE NOUGARO/ AIR TRADITIONNEL - ARRANGEMENTS D'EDDY LOUIS - PHILIPS.

Avec pour symbole phare la colonne élevée au centre de la place de la Bastille et le génie à son sommet, la Révolution trône dans le ciel de Paris à l'alpha de la vindicte historique du peuple. Pour les siècles à venir, dès 1789, le signal était donné : Paris serait toujours Paris, revendicateur, effronté, à jamais prompt à l'insurrection en cas de trahison ou de mépris de la part des puissants. 1830 et 1848 allaient jaillir à point nommé dans le calendrier futur pour témoigner de ces principes fervents jamais abolis dans la mémoire collective. Avec de la colère plein le gosier, Paris grondait encore, rapide à déshabiller ses rues de leurs pavés pour ériger des barricades. En mai 1968, alors que sur le plan météorologique un printemps serain annonçait un bel été, sur le plan politique le ciel se couvrit en quelques jours pour aboutir à une guérilla urbaine qui dura tout le mois. Le Quartier latin, bastion étudiant, muta en un gigantesque champ de bataille entre une jeunesse politisée à l'extrême - gauche - et les forces de l'ordre du régime gaulliste en place. Trois semaines d'échauffourées et d'émeutes dans un Paris chauffé à rouge où fleurissaient les drapeaux de la même couleur et ceux, noirs, flot-

tant aussi haut, emblématiques d'une génération en deuil de ses espérances. Jeunesse humiliée ! Paris révolté ! La suite est connue.

Claude Nougaro, qui ne fut jamais un chanteur engagé mais qui se sentait à tout le moins concerné et aussi en empathie avec le mouvement écrit « Paris Mai » – un long poème de cendres et de feu, illuminé, entre du Audiberti pour la faconde et du Ferré pour la façon de placer le couteau entre les côtes - « Le sacre du printemps sonne comme un massacre » ! En fait, c'est du Nougaro complètement, si habile avec son accent d'oc à défendre par l'alexandrin cuit à point la « chansong » ! Et les titifs du pavé – qui volait bas – scandant leurs slogans en langue d'oïl récolteront cette superbe ode née dans la gorge d'un sudiste bon teint. Paris en colère sait abolir les frontières et les régionalismes. Au rendez-vous de la beauté en couplets qui transcende les idéologies, ce « Paris Mai » du « Petit Taureau », boxeur de rimes, fut celui de tous ceux qui avaient approuvé ou pas cette bronca anarcho-marxiste. A Paris, où quand l'histoire se déchaîne il n'y a pas de « mais » !

RUE DU BAC

Mai 68
Gilbert Bécaud

(PIERRE DELANOË - GILBERT BÉCAUD) - EMI.

Pierre Delanoë, connu pour ses sympathies conservatrices, propose en 1980 cette musique à Bécaud, qui compose sur elle un texte intitulé « Mai 68 ». C'était il y a douze ans, déjà, le temps a passé : les amoureux de la barricade de la rue du Bac se sont embourgeoisés. Parents, ils filent un amour sans nuage, ne voulant que se souvenir d'un « je t'aime » échangé – rue du Bac, où tout commença et où, finalement, tout s'achève...



GILBERT BECAUD